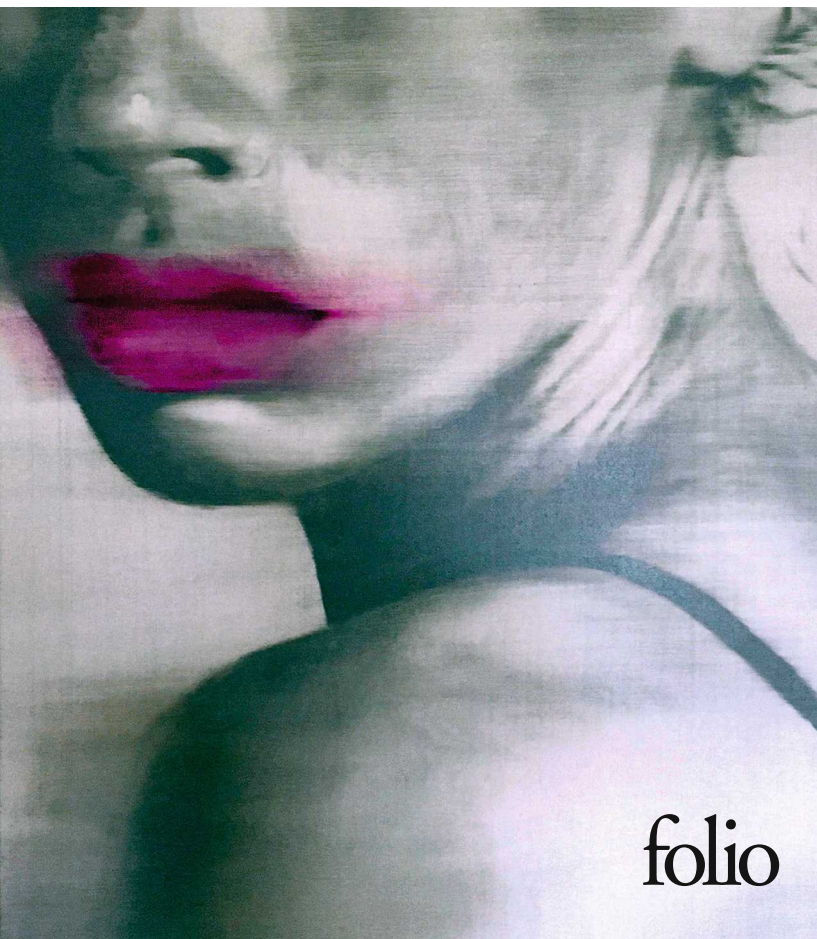


**Karine Tuil**

Les choses humaines



folio



COLLECTION FOLIO



Karine Tuil

Les choses  
humaines

Gallimard

p. 128 – IL FAUT SAVOIR  
Paroles et musique de Charles AZNAVOUR  
© *Éditions musicales DJANIK.*

© *Karine Tuil et Éditions Gallimard, 2019.*

*Couverture : János Huszti, Fame. Avec l'aimable  
autorisation de l'artiste.*

Karine Tuil est l'auteure de plusieurs romans, notamment *L'invention de nos vies* et *L'insouciance*. Traduit dans une douzaine de langues, *Les choses humaines* a reçu le prix Goncourt des lycéens et le prix Interallié en 2019.





*À la mémoire de mon père*

*Tu cherches quoi ? Semi-automatique ? Fusil à pompe ? Ça c'est un Beretta 92. Simple d'utilisation. Tu peux aussi prendre un Glock 17, génération 4, un 9 mm avec une crosse ergonomique, ça donne une prise en main ferme, faut bien l'emboîter, le pouce est là, on presse la détente avec la pulpe de l'index, attention, l'arme doit toujours être dans l'alignement du bras, on tire bras tendus, faut mécaniser la surprise au départ du coup, il reste plus qu'à approvisionner le chargeur, une fois que c'est fait, tu fixes la cible et quand tu l'as bien dans le viseur, tu appuies, ça part direct. Tiens, tu veux essayer ? Tu vois le gros clebs là ? Vas-y, bute-le.*

L  
E  
S  
C  
H  
O  
S  
E  
H  
S  
U  
M  
A  
N  
I  
N  
E  
S



## DIFFRACTION

« Qui cherche la vérité de l'homme doit  
s'emparer de sa douleur. »

Georges BERNANOS, *La Joie*



# 1

La déflagration extrême, la combustion définitive, c'était le sexe, rien d'autre – fin de la mystification ; Claire Farel l'avait compris quand, à l'âge de neuf ans, elle avait assisté à la dislocation familiale provoquée par l'attraction irréprouvable de sa mère pour un professeur de médecine rencontré à l'occasion d'un congrès ; elle l'avait compris quand, au cours de sa carrière, elle avait vu des personnalités publiques perdre en quelques secondes tout ce qu'elles avaient mis une vie à bâtir : poste, réputation, famille – des constructions sociales dont la stabilité n'avait été acquise qu'au prix d'innombrables années de travail, de concessions-mensonges-promesses, la trilogie de la survie conjugale –, elle avait vu les représentants les plus brillants de la classe politique se compromettre durablement, parfois même définitivement, pour une brève aventure, l'expression d'un fantasme – les besoins impérieux du désir sexuel : tout, tout de suite ; elle-même aurait pu se retrouver au cœur de l'un des plus grands scandales de l'histoire des États-Unis, elle avait vingt-trois ans à l'époque et effectuait un stage à la Maison Blanche en même temps que Monica Lewinsky – celle qui resterait célèbre pour avoir fait vaciller la carrière

du président Bill Clinton – et si elle ne s'était pas trouvée à la place de la brune voluptueuse que le Président surnommait affectueusement « gamine », c'était uniquement parce qu'elle ne correspondait pas aux canons esthétiques alors en vigueur dans le bureau ovale : blonde aux cheveux tressés, de taille moyenne, un peu fluette, toujours vêtue de tailleurs-pantalons à la coupe masculine – pas son genre.

Elle se demandait souvent ce qui se serait passé si le Président l'avait choisie, elle, la Franco-Américaine cérébrale et impulsive, qui n'aimait explorer la vie qu'à travers les livres, au lieu d'élire Monica, la platurieuse brune au sourire carnassier, la petite princesse juive qui avait grandi dans les quartiers huppés de Brentwood et de Beverly Hills ? Elle aurait cédé à la force d'attraction du pouvoir ; elle serait tombée amoureuse comme une débutante, et c'était elle qui aurait été auditionnée par le procureur spécial Kenneth Starr, acculée à répéter invariablement la même histoire qui alimenterait les dîners en ville du monde entier et les quatre cent soixante-quinze pages d'un rapport qui ferait trembler les thuriféraires du pouvoir américain, exciterait les instincts névrotiques d'un peuple appelant sous le coup de l'indignation et de la torpeur à une moralisation générale, et elle ne serait sans doute jamais devenue l'intellectuelle respectée qui, dix ans plus tard, rencontrerait ce même Bill Clinton lors d'un souper donné à l'occasion de la parution de ses Mémoires et lui demanderait frontalement : « Monsieur Clinton, pourquoi vous êtes-vous prêté publiquement à cet humiliant exercice de contrition et avoir protégé votre femme et votre fille sans exprimer la moindre compassion envers Monica Lewinsky dont la vie intime a été saccagée ? » Il avait balayé la question d'un revers



de la main en répliquant d'un ton faussement détaché : « Mais qui êtes-vous ? » Il ne se souvenait pas d'elle, ce qui semblait normal après tout, leur rencontre remontait à près de vingt ans, et s'il l'avait croisée dans les couloirs de la Maison Blanche, facilement identifiable avec ses cheveux blond vénitien qui lui donnaient une allure préraphaélite, il ne lui avait jamais adressé la parole – *un président n'avait aucune raison de s'adresser à une stagiaire à moins d'avoir envie de la baiser.*

Vingt et un ans plus tôt, en 1995, elles étaient trois à avoir franchi les portes de la Maison Blanche à la grâce d'un dossier scolaire exemplaire et de multiples recommandations. La première, Monica Lewinsky, ne resterait donc qu'une météorite propulsée à l'âge de vingt-cinq ans dans la galaxie médiatique internationale avec, pour seuls faits d'armes, une fellation et un jeu érotique accessoirisé d'un cigare. La deuxième, la plus jeune, Huma Abedin, dont la famille, d'origine indo-pakistanaise, avait créé l'Institut des affaires de la minorité musulmane, avait été affectée au bureau mis à la disposition de Hillary Clinton et était devenue, en une dizaine d'années, sa plus proche collaboratrice. Au mariage de sa protégée avec le représentant démocrate Anthony Weiner, la première dame avait même prononcé ces mots qui disaient toute la charge affective : « Si j'avais eu une deuxième fille, ça aurait été Huma. » Elle l'avait soutenue quand, un an plus tard, le jeune époux diffusait par erreur des photos de lui dans des postures suggestives sur Twitter – torse nu, le sexe moulé dans un caleçon qui ne dissimulait rien de sa turgescence. Elle avait été présente quand le mari volage avait récidivé, entretenant cette fois une correspondance érotique par textos avec une mineure

– alors qu’il brigait une investiture démocrate dans la course à la mairie de New York ! Qu’il était l’un des jeunes hommes politiques les plus prometteurs ! En dépit des avertissements de ceux qui réclamaient l’éloignement de Huma Abedin, invoquant sa toxicité politique, Hillary Clinton, désormais candidate démocrate à la présidence des États-Unis, l’avait gardée à ses côtés. Bienvenue au Club des Femmes Trompées mais Dignes, des grandes prêtresses du *poker face* américain – souriez, vous êtes filmées.

Du trio de stagiaires ambitieuses, la seule qui, jusqu’alors, avait échappé au scandale, c’était elle, Claire Davis-Farel, fille d’un professeur de droit à Harvard, Dan Davis, et d’une traductrice française de langue anglaise, Marie Coulier. La mythologie familiale racontait que ses parents s’étaient rencontrés devant la Sorbonne et qu’après quelques mois d’une relation à distance ils s’étaient mariés aux États-Unis, dans la banlieue de Washington, où ils avaient mené une existence tranquille et monotone – Marie avait renoncé à tous ses rêves d’émancipation pour s’occuper de sa fille et devenir ce qu’elle avait toujours redouté d’être : une femme au foyer dont l’unique obsession était de ne pas oublier sa pilule ; elle avait vécu sa maternité comme une aliénation, elle n’était pas faite pour ça, elle n’avait pas connu la révélation de l’instinct maternel, elle avait même été profondément déprimée à la naissance et, si son mari ne lui avait pas trouvé quelques travaux de traduction, elle aurait fini sa vie sous antidépresseurs, elle aurait continué à arborer un sourire factice et à affirmer publiquement que sa vie était *fantastique*, qu’elle était une mère et une épouse *comblée* jusqu’au jour où elle se serait pendue dans la cave de leur petit pavillon de Friendship Heights. Au lieu de ça, elle

s'était progressivement remise à travailler et, neuf ans après la naissance de sa fille, elle avait eu le coup de foudre pour un médecin anglais dont elle avait été la traductrice au cours d'un congrès à Paris. Elle avait quitté son mari et leur fille quasiment du jour au lendemain dans une sorte d'hypnose amoureuse pour s'installer à Londres avec cet inconnu, mais huit mois plus tard, pendant lesquels elle n'avait pas vu sa fille plus de deux fois, l'homme la mettait à la porte de chez lui au motif qu'elle était « invivable et hystérique » – fin de l'histoire. Elle avait passé les trente années suivantes à justifier ce qu'elle appelait « un égarement » ; elle disait qu'elle était tombée sous la coupe d'un « pervers narcissique ». La réalité était plus prosaïque et moins romanesque : elle avait eu une passion sexuelle qui n'avait pas duré.

Claire avait vécu aux États-Unis, à Cambridge, avec son père, jusqu'à ce qu'il meure des suites d'un cancer foudroyant – elle avait treize ans. Elle était alors rentrée en France auprès de sa mère dans le petit village de montagne où cette dernière avait élu domicile, aux alentours de Grenoble. Marie travaillait pour des maisons d'édition françaises, à mi-temps, et, espérant « rattraper le temps perdu et réparer sa faute », s'était consacrée à l'éducation de sa fille avec une dévotion suspecte. Elle lui avait appris plusieurs langues, enseigné la littérature et la philosophie – sans elle, qui sait si Claire serait devenue cette essayiste reconnue, auteur de six ouvrages, dont le troisième, *Le Pouvoir des femmes*, qu'elle avait rédigé à trente-quatre ans, lui avait assuré un succès critique. Après ses études à Normale sup, Claire avait intégré le département de philosophie de l'université Columbia, à New York. Là-bas, elle avait renoué avec d'anciennes relations de son père qui l'avaient

aidée à obtenir ce stage à la Maison Blanche. C'est à Washington, à cette époque-là, qu'elle avait rencontré, à l'occasion d'un dîner organisé par des amis communs, celui qui allait devenir son mari, le célèbre journaliste politique français Jean Farel. De vingt-sept ans son aîné, cette vedette de la chaîne publique venait de divorcer et était à l'acmé de sa gloire médiatique. En plus de la grande émission politique dont il était l'animateur et le producteur, il menait une interview à la radio entre 8 heures et 8 h 20 – six millions d'auditeurs chaque matin. Quelques mois plus tard, Claire renonçait à une carrière dans l'administration américaine, rentrait en France et l'épousait. Farel – un homme au charisme irrésistible pour la jeune femme ambitieuse qu'elle était alors, doté en plus d'un sens de la répartie cinglant et dont les invités politiques disaient : « Quand Farel t'interviewe, tu es comme un oisillon entre les griffes d'un rapace. » Il l'avait propulsée dans un milieu social et intellectuel auquel elle n'aurait pas pu accéder si jeune et sans réseau d'influence personnel. Il avait été son mari, son mentor, son plus fidèle soutien ; cette forme d'autorité protectrice renforcée par leur différence d'âge l'avait longtemps placée dans une position de sujétion mais, à quarante-trois ans, elle était maintenant déterminée à suivre le cours de sa vie selon ses propres règles. Pendant vingt ans, ils avaient réussi à maintenir la connivence intellectuelle et l'estime amicale des vieux couples qui ont choisi de faire converger leurs intérêts autour de leur foyer érigé en rempart contre l'adversité, affirmant qu'ils étaient les meilleurs amis du monde, façon policée de cacher qu'ils n'avaient plus de rapports sexuels. Ils parlaient pendant des heures de philosophie et de politique, seuls ou au cours de ces dîners qu'ils donnaient fréquemment

dans leur grand appartement de l'avenue Georges-Mandel, mais ce qui les avait liés le plus solidement, c'était leur fils, Alexandre. À vingt et un ans, après des études à l'École polytechnique, il avait intégré à la rentrée de septembre l'université de Stanford, en Californie ; ce fut pendant son absence, au début du mois d'octobre 2015, que Claire avait brutalement quitté son mari : *j'ai rencontré quelqu'un.*

Le sexe et la tentation du saccage, le sexe et son impulsion sauvage, tyrannique, incoercible, Claire y avait cédé comme les autres, renversant quasiment sur *un coup de tête*, dans un élan irrésistible, tout ce qu'elle avait patiemment construit – une famille, une stabilité émotionnelle, un ancrage durable – pour un homme de son âge, Adam Wizman, professeur de français dans une école juive du 93, qui vivait depuis trois ans avec sa femme et leurs deux filles, Noa et Mila, treize et dix-huit ans, aux Pavillons-sous-Bois, une paisible commune de la Seine-Saint-Denis. Il avait invité Claire à rencontrer ses élèves de terminale et, après l'entretien qu'il avait mené dans l'une des salles de conférences du lycée, ils étaient allés prendre un verre dans un café du centre-ville. Leurs échanges étaient encore circonscrits à cette camaraderie courtoise, artificielle, qui croit masquer le désir mais dévoile tout ; chacun était resté à sa place, c'était socialement convenable, et pourtant, ils l'avaient su à la minute où ils s'étaient attablés dans ce bistro désert : ils se reverraient, ils feraient l'amour et ils se piégeraient. Quand il l'avait raccompagnée chez elle dans sa vieille Golf vert amande, le chauffeur de taxi réservé ne s'étant jamais présenté, il lui avait dit qu'il souhaitait la revoir ; et c'est ainsi qu'en quelques mois d'une liaison vécue à distance (ils ne se retrouvaient alors qu'une à deux fois par

mois, des rencontres d'une telle intensité qu'elles renforçaient chaque fois la conviction délirante de s'être « trouvés ») l'intellectuelle un peu rigide qui donnait des conférences de philosophie à l'École normale supérieure sur des sujets aussi divers que *le fondement ontologique de l'individualisme politique* ou *les émotions impersonnelles de la fiction* s'était transformée en une amoureuse passionnée dont l'occupation principale consistait à rédiger des messages érotiques, à ressasser la même fantasmagorie et à chercher des conseils pour répondre à la seule question existentielle intéressante : *Peut-on refaire sa vie après quarante ans ?* Elle s'était raisonnée : Travaille et mets de côté ta vie privée. La passion, oui, à vingt ans, mais à plus de quarante ? Tu as un fils de vingt et un ans, une fonction qui t'expose, une vie *satisfaisante*. Une vie *pleine*. Tu es mariée à un homme qui t'offre toute liberté et avec lequel tu as conclu tacitement le même pacte que celui qui avait lié Jean-Paul Sartre à Simone de Beauvoir : les amours nécessaires, les amours contingentes, le conjoint, ce point fixe, et les aventures sexuelles qui nourriraient leur connaissance du monde – cette liberté, pourtant, tu ne l'avais jamais prise jusque-là, pas par fidélité, non, tu n'avais aucun goût pour le rigorisme moral, mais par une inclination naturelle à la tranquillité. Tu as organisé ta vie avec un parfait sens de l'ordre et de la diplomatie. Tu as eu plus de difficultés qu'un homme pour trouver ta place mais tu as fini par l'avoir, et tu t'y sens légitime ; tu as décidé une fois pour toutes que tu t'assumerais et ne serais pas une victime. Ton mari est souvent absent et, quand il est là, tu vois des femmes de plus en plus jeunes graviter autour de lui, mais tu le sais, c'est à toi qu'il est attaché. Elle, la femme qui affirmait son indépendance dans toutes ses prises

de parole médiatiques, se soumettait en privé aux injonctions sociales multiples : Contente-toi de ce que tu as. Ne cède pas à la dépendance corruptrice, au désir sexuel, au mirage amoureux, à tout ce qui finit par aliéner, affaiblir. Ce qui causera ta perte. Renonce. Elle avait longuement hésité à engager une procédure de séparation, écrasée par la culpabilité de quitter un homme qui atteignait le crépuscule de sa vie, corsetée par leurs habitudes et le sentiment de sécurité qu'elles généraient, sans cesse retenue par des fils invisibles : la peur de l'inconnu, sa morale personnelle, un certain conformisme. Avec son mari, elle formait l'un de ces couples de pouvoir que la société médiatique révérait, mais dans ce rapport de forces permanent où évoluait leur mariage, il n'était pas difficile de dire qui dominait l'autre. En cas de divorce, les amis, les relations professionnelles finiraient par choisir Jean, plus influent. Elle serait isolée, ostracisée ; dans la presse, les papiers sur ses livres seraient moins nombreux, moins élogieux, Jean ferait pression de manière indirecte, il n'aurait même pas besoin de passer un coup de fil – son système de réseau fonctionnerait *naturellement*. Elle savait l'attraction qu'exerçait le pouvoir médiatique, le risque de la toute-puissance que suscitait la courtisanerie, et l'incapacité pour certains – et ce n'étaient pas toujours les plus fragiles – d'y résister. Et c'est exactement ce qui s'était passé. Oui, mais cinq ans auparavant, Claire avait fait l'expérience de la maladie, on lui avait diagnostiqué un cancer du sein. Quand elle avait appris qu'elle était guérie, elle avait décidé de vivre avec l'intensité que seule la conscience aiguë de sa propre mortalité rendait possible. La transformation par l'épreuve – classique, attendue, mais vraie. L'abdication ? Pas pour tout de suite.

« Une femme de ton âge et dans ta situation » (il fallait entendre *une femme que la maladie avait rendue vulnérable*) ne doit pas se mettre en danger, c'était, en substance, ce que sa mère lui répétait, ce que la société affirmait avec une autorité lugubre, ce que la littérature même confirmait en érigeant au rang d'héroïnes classiques des femmes mal mariées, que la passion amoureuse avait défaits et consommées, parfois jusqu'au suicide, ce que tout, dans le paysage social, lui rappelait avec violence, mais une femme comme elle, qui avait été formée par des lectures hétéroclites, qui avait fait de son autonomie et sa liberté les engagements de toute une existence, l'essence même de son travail, une femme qui avait été confrontée à la mort, parvenait rapidement à se convaincre qu'il ne pouvait y avoir plus grand désastre que de renoncer à vivre et à aimer, et c'est ainsi qu'un matin, elle avait fait ses valises et était partie après avoir déposé sur la table du salon une carte postale représentant un paysage de montagne au dos de laquelle elle avait griffonné ces mots dont la banalité disait l'urgence et la nécessité du départ, le désir d'achever, de conclure vite, un coup de dague, un sacrifice sans endormir la bête, vif et tranchant, c'est ainsi qu'on abat : *C'est fini.*



## 2

Durer – c'était le verbe qui contractait toutes les aliénations existentielles de Jean Farel : rester avec sa femme ; conserver une bonne santé ; vivre longtemps ; quitter l'antenne le plus tard possible. À soixante-dix ans, dont quarante à l'écran, il voyait arriver les jeunes loups de la télévision avec la férocité des vieux fauves qui, sous le masque atone, n'ont rien perdu de leur combativité. Son corps montrait quelques signes de faiblesse mais il avait conservé un mental d'athlète et un esprit agile qui attaquaient avec d'autant plus de violence que l'interlocuteur juvénile, en sous-estimant la vigueur, se trouvait rapidement renvoyé aux frontières de son insuffisance intellectuelle et de son arrogance. « J'ai une bonne nature », affirmait-il modestement à ceux qui lui demandaient le secret de sa forme. Chaque matin, il s'entraînait avec un coach dont il partageait les services avec une vedette de la chanson française. Il était également suivi par un nutritionniste adulé du Tout-Paris. Il pesait ses aliments, ne s'autorisait aucun écart et avait ses habitudes dans deux, trois restaurants de la capitale où se pressait le Paris médiatique. Son secret minceur ? Il l'avait divulgué dans la presse : « Je ne rate jamais une occasion

de sauter un repas. » Une fois par an, il se rendait discrètement dans une clinique esthétique située à quelques mètres de ses locaux professionnels, rue de Ponthieu, dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Il avait déjà réalisé une lipoaspiration du cou et du ventre, une opération des paupières, un lifting léger, des séances de laser et des injections d'acide hyaluronique – jamais de Botox, qui figeait les muscles et donnait un air de poupée de cire, il recherchait le *naturel*. Il passait également trois semaines par an, une en hiver et deux en été, en haute montagne où, sous le contrôle d'un cardiologue et d'un naturopathe, il s'imposait un jeûne restrictif et s'adonnait aux joies de l'alpinisme et de la randonnée. Après ça, il avait le rythme cardiaque d'un adolescent. Il avait renoncé à la natation et résilié son abonnement à la piscine du Ritz où, pendant des années, il avait eu la chance d'approcher les plus belles actrices, le vent de moralisation qui soufflait sur le monde politico-médiatique l'incitant à plus de prudence. Dans le contexte de délation instauré par les réseaux sociaux, il jouait la carte de la discrétion et de l'économie.

Une fois par trimestre, il consultait son médecin généraliste qui contrôlait ses analyses. Il était capable de vous donner sa vitesse de sédimentation, son taux de protéine C réactive, de transaminases, et effectuait tous les marqueurs tumoraux possibles, en particulier depuis que Claire avait été atteinte d'un cancer du sein – « Je suis hypocondriaque », se justifiait-il. Il voulait simplement tenir, rester à l'antenne. Avant l'été, il poserait pour la couverture de *Paris Match* sous l'objectif d'un photographe de renom – rituel annuel qui lui assurait la notoriété, l'admiration du public et le soutien de la chaîne. On le verrait comme toujours en train de pratiquer une activité sportive :

vélo, course à pied, marche nordique, façon de dire : regardez-moi, je suis toujours vaillant. Cette année, il avait donné son accord pour participer à *Fort Boyard*, les téléspectateurs auraient ainsi la confirmation de son exceptionnelle condition physique.

Son travail, il dirait « ma passion », Jean Farel lui avait consacré toute sa vie. La politique et le journalisme avaient constitué le ressort de son existence : parti de rien, sans diplôme, sans relations, il avait gravi tous les échelons ; il avait vingt ans quand il était entré à l'ORTF en tant que simple stagiaire avant de devenir, dix ans plus tard, le présentateur du journal télévisé sur la première chaîne. Après un long passage sur une grande radio nationale dont il avait été le directeur d'antenne, il était retourné à la télévision, il avait présenté le journal sur la chaîne publique pendant près de dix ans, puis avait animé une matinale sur une station de radio. Ses entretiens directs et incisifs, étayés, cultivés, nourris de références précises, lui avaient rapidement assuré une réputation de cogneur habile. C'est à cette époque qu'il avait conçu *Grand Oral*, un show médiatique au centre duquel brillait un invité politique interviewé par Farel lui-même, mais aussi par des écrivains, des acteurs, des représentants de la société culturelle qu'il choisissait pour leur audace subversive – à chaque émission sa polémique, son quart d'heure d'affrontements avec injures, ses menaces de procès pour diffamation et, dès le lendemain, son compte rendu dans les principaux médias et réseaux sociaux. Longtemps, il avait animé cette émission en direct mais à l'âge de soixante-sept ans, il avait été victime chez lui d'un AVC mineur : l'espace de quelques secondes, il avait perdu sa capacité de parole. S'il n'en avait conservé aucune séquelle et avait réussi à

garder cet épisode secret pour préserver sa carrière, il avait imposé d'enregistrer l'émission à l'avance, officiellement pour plus de liberté et de confort, en réalité parce qu'il était terrifié à l'idée d'avoir une attaque cérébrale en direct et de finir une carrière exemplaire sur YouTube. Il n'avait pas la moindre intention de quitter l'antenne ni envie de renoncer à ce qui lui donnait la force de continuer : sa passion pour la politique, l'adrénaline de l'exposition télévisuelle, la notoriété et ses avantages – et le pouvoir, ce sentiment de toute-puissance que de bonnes audiences et le fait d'être reconnu et accueilli partout avec déférence lui accordaient.

La charge narcissique, l'obsession de l'image, de la maîtrise – il était omniprésent à l'écran et maintenant, il guettait chaque matin, dans son miroir, sa dégénérescence programmée. Et pourtant, il ne se *sentait* pas vieux. Ses entreprises de séduction – car il aimait toujours plaire – se limitaient désormais à des déjeuners avec des consœurs, les moins de quarante ans ayant sa préférence –, et des primo-romancières qu'il repérait dans la presse à chaque rentrée littéraire et auxquelles il écrivait des lettres pleines d'admiration : *votre premier roman est ce que la nouvelle littérature produit de meilleur*. Elles lui répondaient toujours ; alors seulement, enveloppant comme une chattemite, il leur proposait un déjeuner dans un restaurant où l'on pouvait voir et être vu – elles acceptaient, flattées de discuter avec l'animal médiatique, il avait mille anecdotes passionnantes à raconter, il existait dans leurs regards, ça n'allait pas plus loin, tout le monde était content.

Les locaux de la chaîne étaient un véritable vivier de chair fraîche : journalistes, stagiaires, invitées,

éditorialistes, présentatrices, hôtesse d'accueil. Parfois, il se surprenait à rêver de refaire sa vie avec l'une d'entre elles, à lui faire un enfant. Elles étaient si nombreuses à être prêtes à échanger leur jeunesse contre la sécurité. Il les introduirait dans le monde des médias – avec lui, elles auraient dix ans d'avance sur les autres – tandis qu'en s'affichant à leurs côtés il rajeunirait de quelques années en explorant une nouvelle vitalité sexuelle. Il connaissait tout cela par cœur, mais il manquait de cynisme : il n'aurait pu appeler amour ce qui n'était qu'un troc. Et puis, il ne s'était jamais résolu à quitter sa compagne de l'ombre, Françoise Merle, journaliste de presse écrite, Prix Albert-Londres dans les années soixante-dix pour un reportage exceptionnel, *Les Oubliés de la cité Palacio*, en Seine-Saint-Denis. Elle avait commencé comme journaliste au service société d'un grand quotidien. Par la suite, elle avait été successivement reporter, rédactrice en chef, directrice adjointe de la rédaction, directrice de la rédaction, avant d'échouer à l'élection au poste de directrice du journal. Elle était aujourd'hui conseillère éditoriale, un titre abscons qui évitait d'affronter le sujet qui la dévastait depuis deux ans, cette mise au placard officieuse annonciatrice d'un départ à la retraite qu'elle redoutait et ce qu'elle avait entraîné : deux ans de dépression et de traitements anxiolytiques pour supporter la disgrâce d'être poussée vers la sortie alors qu'elle se sentait encore efficace et compétente.

Jean avait rencontré Françoise Merle trois ans après la naissance de son fils, Alexandre, dans les couloirs d'une association qu'il avait créée, Ambition pour tous, regroupant des journalistes désireux d'aider des lycéens issus de milieux défavorisés à intégrer les écoles de journalisme – une femme belle,

cultivée, généreuse, qui venait de fêter son soixante-huitième anniversaire, et avec laquelle il vivait depuis près de dix-huit ans *une double vie*. Pendant des années, il avait juré à Françoise qu'un jour ils seraient ensemble ; elle ne s'était pas mariée, n'avait pas eu d'enfant, elle l'avait attendu vainement ; il n'avait pas eu le courage de divorcer, moins par amour pour sa femme – il y avait longtemps que son intérêt pour Claire était circonscrit à la vie familiale – que par désir de protéger son fils, lui assurer un cadre stable, équilibré. Alexandre avait été un enfant d'une exceptionnelle précocité intellectuelle, il était un jeune homme brillant, un sportif émérite mais, dans la sphère privée, il lui avait toujours semblé immature. Alexandre venait d'arriver à Paris pour assister à sa remise de décoration à l'Élysée : le soir même, Jean serait fait grand officier de la Légion d'honneur. Depuis que Claire avait annoncé leur séparation, il n'avait revu son fils qu'une seule fois. Il lui avait affirmé que rien n'était irréversible tant que la séparation n'était pas officielle – il espérait secrètement que sa femme réintégrerait le domicile conjugal une fois qu'elle se serait lassée d'une relation qui se heurterait rapidement aux contingences détestables du quotidien. C'est pourquoi il n'avait rien dit à Françoise, elle aurait trouvé là un argument pour lui imposer un engagement dont il ne voulait plus. Il l'aimait, il lui était viscéralement attaché par des liens si profonds qu'il ne pouvait les briser sans se saccager lui-même mais il savait, avec une acuité coupable, que son temps était passé. Elle avait quasiment son âge ; il ne pouvait pas s'afficher avec elle sans compromettre son image sociale. Elle lui donnerait le coup fatal : le coup de vieux. Dans les milieux intellectuels, sa femme suscitait respect et admiration quand lui était fréquemment

taxé d'opportunisme et de démagogie. Claire avait été un atout, il n'avait pas hésité à poser avec sa famille dans certains magazines, se présentant au public comme un époux fidèle, bon père, attaché à son foyer, respectueux du travail de sa jeune femme – et elle avait joué le jeu, consciente des répercussions qu'une mise en scène médiatique savamment orchestrée pouvait avoir sur sa propre carrière. Ces articles, Françoise les découvrait dans la presse et, dans ses accès de détresse, rompait avec le sens de la théâtralité qu'imposait ce vaudeville intime en disant qu'elle ne supportait plus la place qu'il lui avait assignée : *Va te faire foutre ! s'emportait-elle, tu recherches une mère pas une femme, va voir un psy !* avant de partir en claquant la porte. C'était pathétique, évidemment. Cela survenait de plus en plus souvent... Sa mère, c'était un sujet tabou. Anita Farel était une ancienne prostituée toxicomane qui, après avoir eu quatre fils de trois pères différents, les avait élevés dans un squat du XVIII<sup>e</sup> arrondissement. Jean l'avait retrouvée morte, un après-midi, en rentrant de l'école, il avait neuf ans. Ses frères et lui avaient été placés à la DDASS. À cette époque, Jean s'appelait encore John, surnommé Johnny – en hommage à John Wayne dont sa mère avait vu tous les films. Il avait été accueilli et adopté par un couple de Gentilly, en banlieue parisienne, avec son petit frère, Léo. Ce dernier, un ancien boxeur âgé de soixante et un ans, était son plus proche confident, l'homme des basses œuvres qui réglait dans l'ombre toutes les petites affaires dont Jean, de par son statut, répugnait à s'occuper. Au sein de leur famille d'accueil, la femme élevait les enfants, le mari était entraîneur sportif. Ils les avaient aimés comme leurs propres enfants. John n'avait pas fait d'études mais avait gravi seul tous les échelons à une époque où

l'on pouvait encore réussir en autodidacte avec du culot et de l'ambition. Dès qu'il avait été embauché à la radio, il avait changé d'identité et francisé son prénom en choisissant Jean, plus élégant, plus bourgeois. De ce passé, il parlait peu. Une fois par an, au moment des fêtes de Noël, il réunissait ses parents adoptifs, son frère Léo et leurs deux autres frères, Gilbert et Paulo, qui avaient été élevés au sein d'une même famille dans le Gard, ils étaient agriculteurs – c'était tout.

Jean avait fait un premier mariage raté à trente-deux ans – union qui n'avait duré que quelques années – avec la fille d'un industriel, puis un second, auquel sa femme souhaitait mettre un terme. Quand il avait rencontré Claire, elle était très jeune mais beaucoup plus mature que les filles de son âge – et elle était rapidement tombée enceinte. Il lui avait quelque temps reproché de lui avoir fait un enfant « dans le dos » avant de céder à l'attraction de la transmission génétique : à la minute où il avait vu cet enfant, il l'avait aimé. Il était ébloui par ce fils aux cheveux blond vénitien, aux yeux bleus, d'une beauté pure, qui lui ressemblait si peu, lui le brun aux yeux noirs. Quand il le voyait, il savait qu'il avait fait le bon choix en privilégiant la sécurité affective de son fils. Alexandre avait réussi au-delà de ses espérances. À chacun, il aimait rappeler que lui, l'autodidacte, avait engendré un polytechnicien – y avait-il meilleure satisfaction dans la vie ? Son fils, « la plus grande réussite de son existence », répétait-il – une affirmation bien présomptueuse pour un homme qui avait connu tous les succès professionnels et qui avait fait de sa longévité télévisuelle l'objectif de toute une vie. On le disait égocentrique, vaniteux, impétueux, belliqueux, caractériel – ses colères



étaient célèbres – mais aussi combatif, pugnace : une bête de travail, un homme qui avait placé sa carrière au-dessus de tout. Petite consolation : maintenant que Claire était partie, il pouvait s’y consacrer pleinement.

À son âge, malgré des audiences correctes, il entraînait dans la zone de turbulences et s’accrochait désespérément à un siège convoité et éjectable. Il avait passé la nuit dans ses locaux professionnels, il avait fait aménager tout un espace en appartement privé, il y avait une chambre, un dressing, un bureau avec un coin salon et une cuisine. Françoise l’avait rejoint la veille vers vingt-deux heures, accompagnée de ce grand chien que Jean lui avait offert huit ans auparavant, un caniche royal doux et placide qu’ils avaient appelé Claude. Il l’entendait se préparer dans la pièce d’à côté, elle écoutait, radio à fond, la matinale d’un jeune concurrent qu’il détestait. Il pédalait sur son vélo d’appartement quand elle fit irruption dans la pièce, vêtue d’une nuisette en soie bleu nuit, le visage sans fards. C’était une jolie femme blonde aux cheveux courts, à la démarche énergique dont on décelait, au premier regard, l’extraordinaire vivacité intellectuelle.

— Il faut que je parte, dit-elle en rassemblant ses affaires, son immense chien collé à ses jambes.

La réunion de rédaction avait lieu à 7 h 30, elle arrivait toujours au journal vers 6 h 30 ; lui ne prenait l’antenne pour son interview quotidienne qu’à 8 heures.

Jean descendit de son vélo d’appartement, essuya son visage dans une serviette de toilette blanche brodée à ses initiales.

— Attends, je vais te servir un café.

Il l’entraîna vers la petite cuisine, le chien à leur

suite. Elle prit place autour de l'îlot central tandis qu'il lui versait le liquide brûlant dans une tasse à l'effigie de George Bush – il en possédait toute une collection, à portée humoristique.

— Il faut vraiment que j'y aille, je n'ai pas beaucoup de temps.

— Assieds-toi ! Le temps, il faut savoir le prendre ; moi aussi, j'ai une interview ce matin.

— Oui, mais toi tu as déjà tout préparé hier, tu ne laisses rien au hasard, je te connais.

— Assieds-toi deux minutes.

Associant le geste à la parole, il la poussa doucement sur le haut tabouret en serrant sa main dans la sienne.

— Finalement tu es comme moi, ironisa-t-il, tu ne lâches rien.

Il s'assit à son tour, se servit une tasse de café.

— J'aime mon métier, dit-elle. Le journalisme me constitue profondément.

— Moi aussi, je n'ai jamais cessé d'aimer ce métier.

— Mais toi tu ne recherches pas le respect professionnel ; ce qui t'intéresse, c'est l'amour du public, c'est toute la différence entre toi et moi.

— C'est une responsabilité immense, tu comprends, d'être vu et aimé par des millions de gens, de recevoir tant d'amour.

— C'est aussi une responsabilité immense d'être lu par des millions de lecteurs.

— Oui mais les lecteurs jugent essentiellement ton travail. Dans mon cas, c'est autre chose, ils me voient à l'écran, je fais partie de leur paysage quotidien, un lien affectif se crée, je suis un peu de leur famille.

Il se rapprocha d'elle, passa sa main sur sa joue. Elle avait une peau relâchée, griffée de rides ; tout en prenant soin d'elle, elle refusait de céder aux diktats du jeunisme et de faire retoucher son visage.

— Tu viens ce soir ? S'il te plaît...

Elle recula brusquement pour échapper à sa caresse.

— Pour te voir récupérer ta médaille sous les applaudissements ? Non, depuis le temps, tu devrais le savoir, je ne suis pas sensible aux hochets.

— Oui, toi tu es intègre, tu as les mains propres. Puis, sur un ton adouci, il ajouta : Si tu ne viens pas, tout cela n'a aucun sens pour moi... Mon fils sera là. Il a fait le déplacement pour moi...

Françoise se leva.

— Je n'ai pas vraiment envie de t'entendre chanter les louanges de ta femme sans laquelle tu ne serais jamais arrivé là ni voir son émotion quand le Président lui remettra une gerbe de roses devant tout Paris.

C'était vrai : Claire lui avait promis qu'elle viendrait pour ne pas l'humilier.

— Mon mariage est une vitrine sociale, rien d'autre et tu le sais.

— Mais tu ne le brises pas.

Il eut un moment d'hésitation. Il pouvait lui annoncer que Claire l'avait quitté. Qu'elle vivait depuis trois mois avec un autre homme, *un juif*. Mais il faudrait aussi, pour cela, lui avouer qu'il espérait qu'elle reviendrait.

— Je ne veux pas faire de mal à mon fils alors qu'il traverse une période importante de sa vie et qu'il est encore fragile.

Il se leva à son tour, s'approcha d'elle et l'embrassa avec tendresse.

— Je t'aime.

Il la pressa légèrement contre lui.

— Ce matin, après la radio, j'ai rendez-vous avec Ballard, le directeur des programmes, dit-il tandis qu'elle se dirigeait vers la chambre.

# Karine Tuil

## Les choses humaines

« Tu sais ce qui arrive à ceux qui pensent qu'on peut survivre en respectant des lois morales ? Tôt ou tard, ils finissent piétinés. »

Les Farel forment un couple de pouvoir. Jean est un célèbre journaliste politique ; son épouse Claire est connue pour ses engagements féministes. Leur fils, Alexandre, étudie dans une prestigieuse université américaine. Mais alors que tout semble leur réussir, une accusation de viol fait voler en éclats ce qu'ils avaient si chèrement acquis.

Ce roman puissant interroge la violence du monde contemporain et nous confronte à nos peurs : qui est à l'abri de se retrouver un jour piégé dans un redoutable engrenage ?

« Magistral ! »

Claire Julliard, *L'Obs*

**Prix Goncourt des lycéens 2019**

**Prix Interallié 2019**



Les choses humaines  
**Karine Tuil**

Cette édition électronique du livre  
*Les choses humaines* de Karine Tuil  
a été réalisée le 10 novembre 2020 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072921117 - Numéro d'édition : 373385).  
Code Sodis : U35501 - ISBN : 9782072921148.  
Numéro d'édition : 373388.